



*Ma pauvre muse, hélas ! Qu'as-tu donc ce matin ?  
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes, [...]*

Charles Baudelaire. La Muse malade

## Au Père Lachaise

Cette journée lumineuse de juin la replongeait quelques mois plus tôt, bien avant la maladie.

Ils avaient fait, en famille, une promenade du dimanche au cimetière du Père Lachaise, comme un ultime repérage d'un endroit où elle reviendrait seule, courageuse et droite, pour rechercher ses cendres dans un crématorium bondé. En cette fin de matinée, les familles s'enchevêtraient dans une danse macabre.

Elle observait de loin cette palette de noirs baptisée aux larmes puis donna à l'accueil son nom et celui du défunt. La longue attente commença, un groupe hélant parfois un de ses proches, égaré ou nouvellement arrivé près de cette chapelle surplombant le cimetière. Elle trouva une petite place dehors, sur le côté, auprès d'une famille bourgeoise dont la moyenne d'âges des amis et intimes était en harmonie avec le sien.

Échanger avec un de ces quarantenaires était peut-être la possibilité de voir une forme d'humanité à la situation, d'être dans la compassion ? Cette étymologie lui plaisait, c'était finalement une façon d'être en lien. On vint lui annoncer qu'il y aurait 40

minutes de retard, encore... Elle sourit et osa un : « Depuis notre premier rendez vous, il a toujours eu le chic d'être en retard ! »

Les regards de désapprobation fusèrent et elle sentit que cet humour, noir et désespéré, n'avait pas véritablement convaincu. Le groupe avança et en profita pour lui signifier par la distance, des valeurs de respect différemment partagées.

Seul restait, amusé, en face d'elle, un homme, plus jeune. Il avait goûté son humour et lui en fit part. Ils échangèrent brièvement dans la connivence. Puis arriva le moment tant redouté. L'urne était seule, posée sur un guéridon Napoléon III, dans cette salle froide et vide du premier étage. Le silence était absolu. Une petite frise grecque ridicule semblait bien lui signifier que son rôle serait désormais celui de la vestale d'un dieu disparu et désincarné.

Elle fut raccompagnée à sa voiture, son mari dans les bras. Il rentrerait chez lui, ceinturé pour éviter le moindre choc. La précaution fut sage car, malgré sa concentration, elle atterrit dans la meute affolée d'un carrefour avant le boulevard périphérique, sans voir le feu au rouge. *Elle se sentit comme pétrifiée, petit lapin*

*pris dans les phares d'une voiture sur une route de campagne isolée.*



Le retour fut dans la mécanique des automatismes : une série de gestes...un mouvement sans vie... L'autoradio était en panne. Qu'aurait il fallu jouer ? Cet air de Mozart qui lui rappelait le destin d'une Karen Blixen hors d'Afrique ? Cette petite balade triste d'Adèle qu'il aimait tant ? Portée par l'émotion des arpèges, elle n'aurait pas trouvé la force de rentrer. Les filles et la maison l'attendaient.

Il eût fallu trouver une place provisoire à ce père et mari, rentrés. Raconter comment, malgré la loi, sa douleur avait su convaincre les employés du Père Lachaise de le lui rendre. Qu'ils s'étaient promis devant leurs enfants d'être mêlés l'un à l'autre, quand sa vie à elle serait terminée.

Elle posa l'urne devant l'armoire du salon, au sol. Son aînée revendiqua pour son père une place sous son lit. Cet endroit, peu approprié à son avis, lui paraissait trop douloureux à gérer pour ne pas hanter ses nuits.

Une place au dessus de l'armoire, non loin de la fenêtre, fut finalement acceptée par les différentes parties. Les ombres s'inventent la Lumière...

*Une énergéticienne lui apprendrait que cette place était la meilleure en Feng Shui, preuve ultime et instinctive de sa connexion aux forces de Vie.*